

Te faut-il à fouler l'herbe qu'elle a foulée ?
 Les bois où , dans le jour la colombe la suit ?
 Les Alpes déployant leur ligne crénelée ,
 Comme des murs d'argent qui supportent la nuit ?

Non , non , il te suffit pour que ton cœur s'émeuve ,
 De ce vent qui chuchotte en effleurant les toits ;
 Il suffit, sous ce pont, d'ouïr gronder le fleuve ;
 Le pavé des cités vaut la mousse des bois.

II.

— Oh ! tandis que rôdant, ici , de rue en rue ,
 J'attendrai que la nuit ait achevé son cours ,
 Dors en paix, loin de moi , toi qui m'es apparue
 Comme un doux arc-en-ciel, toi , le chant de mes jours !

Dors en paix. — Mon esprit t'environne et t'embrasse ;
 Je sais quels hauts sommets , quel-ciel pur et lacté
 Te font un horizon qui rehausse ta grâce ,
 Un horizon de neige autour de ta beauté.

Je sais que de ton lit si j'écartais les voiles ,
 Sur ton beau front dont rien n'égale la pâleur ,
 Je verrais s'effeuiller les tremblantes étoiles ,
 Comme aux vents du printemps les amandiers en fleur.

Croise donc sur ton sein tes deux mains virginales ;
 Le soir , quand l'air fraîchit sous le ciel plus obscur ,
 Le nymphéa sous l'eau dérobe ses pétales ;
 Il parfume en dormant son sépulcre d'azur.

Dors ainsi, dors en moi, viens-y ployer ton aile ;
 Comme le lys au lac ton sommeil m'appartient ;
 L'onde entend respirer la fleur qui vit en elle ,
 Que j'entende en mon cœur le battement du tien.

J. TISSEUR.